

## L'EGOMUSEE DE DAMIEN DELEPELEIRE : LE PETIT MUSEE PORTATIF OU LE SONGE D'UN GRAND PETIT MUSEE

Par Christine Bluard

*« Ils étaient l'un comme l'autre et tout à la fois vagabonds, toujours en chemin, exilés du monde de l'art et collectionneurs chargés d'objets, c'est-à-dire de passions. Ils savaient l'un et l'autre que miniaturiser, c'est rendre portatif et que c'était là le meilleur moyen de prendre possession des choses pour un vagabond ou un exilé (...) Il fallait justifier d'une œuvre qui ne pesât pas trop lourd et qui pût aisément tenir dans une mallette... une mallette contenant son œuvre à l'infime densité. »*

Enrique Vila-Matas<sup>1</sup>

*« Le musée du peintre n'est pas sentimental. Le musée du peintre raconte. »<sup>2</sup>*

Gilbert Lascault<sup>3</sup>

Ce texte est né d'une invitation suivie d'une rencontre, dans son atelier de Saint-Gilles, avec Damien Delepeleire. *Initiales DD* comme dans « développement durable ». Ça tombe bien : l'artiste – nous l'appellerons Dédé, pour plus de commodité – fait dans le recyclage. Il a, en effet, décidé de réduire son empreinte écologique : il œuvre en faveur de l'introduction du principe de la décroissance dans l'art contemporain. Aussi, son musée, il le voit *portatif*. C'est peut-être d'ailleurs le désir enfoui au plus profond de tout rêve muséal : pouvoir maintenir une collection de chefs-d'œuvre dans une boîte de quatre-vingt par cinquante centimètres – avec une poignée pour le transport, c'est plus aisé.

Le jour de notre rencontre – un mardi, si ma mémoire est bonne – Dédé se trouvait fort affairé autour d'une mallette de sa fabrication. Et de m'interroger : à qui était destinée cette « mallette en valisette » ? Était-elle un hommage discret à une dame ? La sienne – qui sait ? Et si c'est le cas, pourrait-il dire haut et fort ce qu'elle en pense tout bas ?

« Si abla alto nunca digas yo » : et si tu parles fort, ne dis jamais *je*.<sup>4</sup>

Signe distinctif : une mallette ou une valisette, blanche de préférence, et en papier cartonné.

---

<sup>1</sup> Enrique Vila-Matas, *Abrégé d'histoire de la littérature portative*, Christian Bourgois éditeur, pp. 15 et 47.

<sup>2</sup> Catalogue de l'exposition *Jean Le Gac : La Poursuite*, présentée à la galerie Art & Essai de l'Université de Rennes 2 – 12 janvier au 18 février 2005.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Enrique Vila-Matas, *op. cit.*

Bien sûr, Dédé n'est pas le premier à fomenter ce rêve de musée miniature. Il n'a même rien inventé : la Confrérie des artistes à valisette a bel et bien existé, et elle existe peut-être encore, dans le plus grand secret : (re)lisez donc Vila-Matas et son *Abrégé d'histoire de la littérature portative*<sup>5</sup>. A sa tête, on trouve le fabuleux Marcel – non pas le fabuleux *Marcel-à-bretelles-de-Bruuxelles*, mais l'inénarrable Marcel Duchamp.

Marcel fut-il le pionnier de l'art portatif<sup>6</sup> ? On ne saurait l'avancer catégoriquement, mais une chose est sûre : il lui aura donné un fameux coup de pouce, de ceux qui remettent (une fois par siècle, disons) les compteurs de l'Histoire de l'art à zéro. Sans doute a-t-il été le premier, avec ses fameuses *boîtes-en-valise*, à avoir donné le statut d'œuvre d'art au musée portatif, comme il avait su le faire avec ses *ready-made*, ces objets manufacturés en série qui, extraits de leur contexte usuel et signés par l'artiste, virent leur statut à jamais bouleversé – et soudain, l'objet se fit œuvre. A sa suite, et plus proche de nous dans temps, Chris Burden inventa un *musée portable* : soucieux de parer efficacement à la lourdeur de l'institution muséale – avant d'être plus radical et de lancer des poutrelles d'acier dans des mares de béton – l'artiste entreprit de « construire toute structure qui contiendrait le rouleau compresseur pour installer un musée de petites choses qu'il collectionne »<sup>7</sup>. On retrouve là des objets plats – assurément portables. Jean Le Gac, enfin, travaille dans cette même direction, à l'abri dans son Musée du XX<sup>ème</sup> arrondissement : au troisième étage de l'escalier C, au numéro 103 de la rue Gambetta, l'appartement de droite s'appelle le *Musée* et, celui de gauche, le *Domicile*. Les objets du *Musée* ne sont pas portatifs – bien qu'il les affectionne de petites dimensions – mais l'idée, enjouée, est la même : celle d'un musée privé, restreint, miniaturisé, personnel. Un musée incongru où les reproductions, probablement, sont légion. L'endroit, du reste, est charmant – on est prévenu à l'entrée : « Pour entrer, le visiteur doit prendre un billet, un billet gratuit ». Il est précisé : « A conserver par le visiteur : ce billet peut être réclamé au cours de la visite. »<sup>8</sup>

J'affectionne tout particulièrement ces musées particuliers, insolites et improbables, car ils sont empreints de douceur et laissent place à l'imaginaire. Dans un *egomusée*, il y a de l'air et de la place pour deux : il y a celui qui montre et puis celui ou celle qui regarde. L'*egomusée* n'est guère apprêté pour recevoir le regard d'autrui mais, sans vraiment se laisser aller, son organisation se fait singulière. Les codes sont chahutés et malmenés. Quel beau terrain de jeu pour la muséologue

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> La *Boîte-en-valise* est née dans le cerveau de Marcel Duchamp et puis dans son atelier new-yorkais entre 1935 et 1940. *Including sixty-nine reproductions of the artist's own work*, dit le cartel du MOMA. Il s'agit bien là de reproductions ! CQFD. D'ailleurs, la dite valise fut éditée à plusieurs exemplaires ; l'un d'entre eux est en vente actuellement chez Christie's – mise aux enchères : entre 50.000 et 70.000 US Dollars. Mais il s'agit de la version de luxe - version tardive, puisque produite autour de 1965 (précisément l'année de naissance de Dédé).

<sup>7</sup> David Zerib, « *De la performance au « perforantiel* », Art Press 2, trimestriel n°7, novembre 2007, p. 11.

<sup>8</sup> Catalogue de l'exposition « Jean Le Gac : La Poursuite », *op. cit.*, p. 10.

que je suis – enfin autorisée à se lâcher ! – et toute au plaisir de parcourir ce lieu en jouant par associations d'idées, cherchant le fil conducteur, ce lien qui court ça et là mais n'est jamais affirmé.

Retour auprès de Dédé, qui n'a donc rien inventé. Mais faut-il toujours inventer ? Ne peut-on faire œuvre de re-production ? Naturellement, la reproduction doit être travaillée et de qualité – cela va de soi. Lorsqu'il ouvre la valise, les masques s'étirent, les figures se redressent : le monde se déploie. Il y a là toute l'Afrique, et mille autres choses encore ! Non, n'exagérons pas : de l'Afrique, une partie seulement. C'est un musée portatif : on y trouve donc une portion choisie, infime et congrue d'une Afrique multiple.

Pour faire une exposition, il faut non seulement des œuvres à montrer, mais aussi des cartels pour indexer et des cartes pour aider le visiteur à situer l'ensemble. Ici, prenez garde : si les cartes de Dédé vous offrent la silhouette familière de *l'Africa Nostra*, ses frontières ont été revisitées, déplacées, réinventées – à la manière dont on faisait les cartes anciennes : moins on en connaît, plus on en ajoute.

Un musée miniature s'organise-t-il comme un autre ? S'agit-il de classer, ranger, étiqueter, disposer et montrer les objets par catégorie ? Par ethnie ? Par époque ? Par défaut ? Les masques *Guro*, *Dogon*, *Baoule*, *Chokwe*, *Senoufo* et les masques *Songye* : une place pour chacun et chacun à sa place ? Et la *statue cube* de Sésostris ? Et le pied de Constantin ? Et le nez de Picasso ? Peut-être faudrait-il vous adjoindre les services d'un muséologue, cher Dédé. Mais attention, car ces gens-là ne sont pas fréquentables. Et puis, à trop vouloir organiser le monde, vous risqueriez de le voir prendre de l'importance ; il vous sera difficile, ensuite, de le faire rentrer à nouveau dans la valise.

Ce qui se donne à voir ici est clairement invisible et appartient à celui qui regarde. Pour avoir beaucoup fréquenté les musées, je peux dire que celui de Dédé est d'un genre particulier. Loin des musées gloutons, prétentieux, savants, son économie ravit. Ce musée portatif pourrait aussi bien être un temple portatif : l'objet d'un culte *synthétique* qui unirait des objets venus de plusieurs continents, glanés sur quelque deux mille ans d'histoire des arts et des artistes. On y croise de l'égyptien, du romain, de l'euro péen du XX<sup>ème</sup> siècle et, surtout, de l'africain. Le tout est mélangé, sans foi ni loi ; c'est un musée personnel, je vous le disais : un *egomusée*, en quelque sorte, qui n'obéit à d'autres règles que celles que l'artiste s'est donné. A l'opposé du « white cube », ce fourre-tout se fait *manifeste* ; il s'exprime loin du bruit et de la galerie.

Du musée, j'ai eu le plaisir d'en visiter l'atelier : l'atelier du petit musée, l'atelier du musée portatif. On y trouve des centaines de revue, des livres par dizaines, vidés de leur substance : les images ont été sacrifiées, découpées soigneusement, tapissées de papier d'argent et, ensuite, redressées à la vue. De face, la troisième dimension surgit ; de profil, chacune des images se concentre, s'amincit et fait écran. Et Dédé d'inventer un nouveau langage qui, pour être économique, n'en est pas moins poétique et signifiant. Pas une de ces images redressées, ainsi sorties de leur torpeur, ne nous agresse ou ne nous écrase. Elles nous racontent chacune une petite histoire singulière, personnelle, infime – de celles qui se dressent, précisément, dans l'ombre de l'Histoire, la grande, celle dont se nourrissent les musées prétentieux. Les colossales statues exhumées par Dédé deviennent des miniatures délicates et fragiles : elles s'avancent vers nous sur leur socle de papier, et l'on se surprend à sourire : voilà bien l'élégance de l'artiste – sa manière d'échapper à la gravité.

Christine Bluard